

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉMINENT

PUBLICATION SCIENTIFIQUE, INDUSTRIELLE ET LITTÉRAIRE.

Redacteurs, { D. Roy, Ecuyer, Avocat, Rue Saint Joseph, } HAUTE-VILLE, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, }
{ F. X. Garneau, Ecuyer, Notaire, Rue Laval, } { Rue Saint Jean, No. 18. }

VOL. I.]

QUEBEC, SAMEDI, 13 MARS, 1841.

[No. 2.

Sommaire :—Poésie :—*La Saint-Charlemagne.*—Une séance de la Soc. Litt. et Hist. de Québec.—Notes de l'Honorable W. Sheppard sur le *Menobranthus lateralis*.—ASSOCIATION BRITANNIQUE :—*La physiologie des poumons*, par Mr. Williams.—ACADÉMIE DES SCIENCES DE BRUXELLES :—*Courants électriques dans les animaux à sang chaud*, par M. M. Zantedeschi et Favio.—*Magnétisme terrestre* par Mr. Quetelet.—SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE DE PARIS.—*Instrument pour mesurer les pressions d'un liquide en mouvement*, par Caligny.—*Adieux de Mr. Vattemare.*—*Nouvelles et Mélanges.*—*Un portrait de femme.*

POÉSIE.

Les journaux dynastiques mentionnent depuis deux jours la célébration dans les divers collèges de la Saint-Charlemagne, fête des écoliers. Nous avons reçu, nous aussi, la relation d'une fête de ce genre, où le dessert a été signalé par des couplets dont plusieurs nous ont paru mériter d'être reproduits.

LA SAINT-CHARLEMAGNE.

A LA JEUNE GÉNÉRATION.

Joyeux enfans, dont ce jour est la fête,
Je viens sur lui vous faire une leçon.
Eh quoi ! déjà ce mot vous inquiète ?
Rassurez-vous : ce n'est qu'une chanson,
Vous qui vivez de château en Espagne,
Dans le passé, revenez avec moi.
Fétons, enfans, fétons saint Charlemagne ;
Si rarement on peut fêter un roi !

Ce vaillant chef de la France guerrière
La revêtit d'un éclat souverain,
Et le premier lui donna pour frontière
Le bord des mers et les monts et le Rhin.
Le grand Empire, éteignant l'Allemagne,
Au nom des Francs dicta partout la loi.
Fétons, enfans, fétons saint Charlemagne ;
Car, à ce prix, on peut fêter un roi.

Mais pour un roi la plus solide gloire
Ne jaillit pas du sang qu'il a versé.
Eût-il marché de victoire en victoire,
Dans tous les cœurs son nom n'est point tracé.
Pour que le vœu du peuple l'accompagne,
Il faut des pleurs versés à son convoi.
Fétons, enfans, fétons saint Charlemagne
Car il fut grand, c'est mieux que d'être roi.

Le peuple hélas ! croupit dans la misère.
N'accusez pas sa seule pauvreté.
De tous les maux, l'ignorance est la mère,
Et d'ignorance il est encore doté.
Pour l'arracher à l'erreur qui le gagne,
Montrez la route à sa naïve foi.
Charle essaya... Fétons saint Charlemagne,
Ce bienfait vaut qu'on fête même un roi.

.....
Travaillez donc : profitez des lumières
Dont un grand homme enrichit nos aïeux.
Heureux enfans, la plupart de vos frères
Vivent privés de ce bienfait des cieux.
Faisons des vœux pour que sur la montagne
Au peuple enfin Dieu donne une autre loi.
En attendant, fétez saint Charlemagne.
Ce jour est mieux qu'une fête de roi. A. P.... T

SCIENCES.

»»»»»

Société Littéraire et Historique de Québec.

SÉANCE DU 6 MARS 1841.

PRESIDENCE DE L'HONORABLE W. SHEPPARD.

Le Secrétaire lut le procès verbal des précédés de la séance précédente, qui fut adopté.

Ensuite l'honorable Président déposa sur la table le premier numéro d'un nouveau journal (L'INSTITUT) publié en cette ville, par Mr. J. V. DeLorme, annonçant en même temps que, l'envoi de ce journal, tout dédié à la littérature, l'histoire, les arts, les sciences et l'industrie, serait continué, si la société l'agréait.

Sur motion de ARCHIBALD CAMPBELL, écuyer, secondé par GEO. M. DOUGLAS, écuyer, il fut voté des remerciements à Mr. J. V. DeLorme, et il fut résolu que la société acceptait avec reconnaissance l'offre généreuse que Mr. J. V. D. lui faisait.

Mr. PIERRE CHAUVEAU, proposa ensuite Mr. VATTÉMARE comme membre correspondant de la Société.—*Ballotage à la prochaine séance.*

Mr. DAVID ROY, proposa Mr. F. X. GARNEAU, comme membre associé de la Société.—*Ballotage à la prochaine séance.*

L'honorable A. C. COCHRAN lut ensuite un écrit, par lequel il donne l'histoire d'une épidémie qui fit des progrès excessifs en ce pays en l'an 1773 ; ce mémoire est basé sur des documens retirés des archives du gouvernement en cette ville, documens venant de médecins préposés par le gouvernement et aussi de divers membres du clergé. C'est l'épidémie connue sous le nom de *Mal de la Baie*. Nous espérons avoir la satisfaction de pouvoir donner, sous peu, cet écrit qui se rattache à l'histoire de ce pays sous le rapport hygiénique.

Observations par l'Honorable W. SHEPPARD, sur le *Menobranthus lateralis*, décrit et figuré par le Dr. HARLAN, dans les transactions du Lycée d'histoire naturelle de New-York.—(Traduction.)

Le *Menobranthus lateralis*, habite les eaux du St Laurent, et c'est particulièrement le printemps et l'automne, lorsque les eaux sont froides et lors de la basse marée, que l'on peut le trouver entre les rochers et les cailloux.

Pendant l'automne 1839, mon fils parvint à se saisir (vis-à-vis Woodfield,) de trois de ces reptiles, dont l'un mesurait huit pouces et les deux autres environ six. Ils furent placés dans un vase de grès rempli d'eau et gardés tout l'hiver dans une serre dont la température pouvait être de 50° durant le jour, et 40° pendant la nuit. Ils ne mangèrent point de l'hiver, et cependant on leur offrait fréquemment de la nourriture. Ces animaux se tenaient généralement au fond du vase, à moins qu'ils ne fussent troublés par la curiosité de quelques visiteurs ; alors ils nageaient avec la plus grande agilité, se servant de leur queue de la même manière que les poissons. Quelquefois, (mais bien rarement) ils se traînaient au fond du bassin, mais c'était avec beaucoup de lenteur, le poli du vase mettant évidemment obstacle à leur marche. La nuit, ils devenaient beaucoup plus actifs ; souvent, de la chambre voisine, nous les entendions s'ébattre dans l'eau ; mais allions nous les voir avec une lumière, nous les trouvions toujours paisibles et tranquilles au fond du vase. Ce fait ne pourrait-il point donner à penser que ces animaux sont nocturnes ?

Le *M. l.* paraît avoir les extrémités très sensibles, car lorsque l'on renouvelait l'eau, ce qui arrivait ordinairement deux fois la semaine, ils se retiraient avec vitesse et nageaient avec la plus grande célérité, si on la versait sur l'une ou l'autre de leurs extrémités.

Leurs trois paires de branchies rouges étaient continuellement en mouvement, s'ouvrant et se refermant, à raison d'à peu près quatrevingt fois pendant une minute, ce que, toutefois je ne puis assurer, n'en n'ayant point pris note sur le champ. Quelquefois des reptiles montaient à la surface de l'eau, très certainement pour respirer l'air, car aussitôt qu'ils se retiraient au fond du vase, l'on remarquait une bulbe d'air s'échapper de leurs branchies et monter à la surface.

Vers le printemps l'appétit leur revint peu-à-peu ; ils mangeaient de petits vers, qu'ils avalaient d'une manière toute particulière. Ils s'élançaient promptement sur le ver, et puis après certains mouvements, ils l'avalèrent d'un seul coup, demeurant eux-mêmes dans l'endroit où ils avaient saisi leur proie ; si le ver était trop gros pour qu'ils pussent l'avalier en une seule fois, ils étaient obligés de faire plusieurs mouvements et cela à l'intervalle de quelques secondes.

Ils sont capables de vivre hors de l'eau, puisque ceux qui furent pris, furent trouvés se traînant dans le vase au dessus de la base marée.

Ils s'échappèrent une nuit, du vase qui les contenait ; ce vase étant entièrement rempli, ils sautèrent par dessus le bord, et le matin suivant ils furent retrouvés sous le plancher de la serre ; deux d'entr'eux ne paraissaient pas avoir souffert, mais le troisième demeura à la surface de l'eau, le dos courbé et parut tout-à-fait incapable de descendre ; et quoiqu'il fit beaucoup d'efforts, il resta plusieurs jours dans la même position ; on le mit ensuite dans de l'esprit de vin afin de le conserver. Ils aimèrent à se réfugier sous le moindre objet mis dans le vase, évidemment pour se dérober à la lumière.

N. B.—C'est avec gratitude que nous annonçons à nos lecteurs, que la plupart des Messieurs, qui ont pour coutume de lire des mémoires, pendant les diverses séances de la Société, nous ont permis de publier leurs écrits sur les arts, les sciences, l'histoire naturelle, &c. Nous nous sommes prévalus de cette permission, dans le présent numéro, pour publier les notes de l'Honorable W. SHEPPARD, sur le *Menobranthus lateralis*. Nous en profiterons encore dans un pro-

chain numéro, pour faire part à nos lecteurs de l'écrit du Rév. Dr. WILKIE, sur l'importance d'un système général d'éducation pour le Canada, à l'époque actuelle.

ASSOCIATION BRITANNIQUE

POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES.

10^e. Session tenue à Glasgow en septembre 1840.

SECTION E. SCIENCES MÉDICALES. (3^e séance.)

M. C.-J.-B. Williams lit un rapport sur la physiologie des poumons et des bronches.

L'auteur commence par annoncer qu'il a borné ses recherches à la contractilité et à la sensibilité des bronches et du poumon. Puis il rapporte les opinions contradictoires des différents physiologistes sur ce sujet. Ainsi Laennec, Penneret et Bremond attribuent à cet organe un pouvoir propre de contractilité et d'expansion indépendant de ses propriétés élastiques ; tandis que d'autres, comme Haller et Müller, nient qu'un pareil pouvoir soit inhérent au poumon. C'est pour décider entre ces deux opinions contradictoires au moyen de l'expérience que les travaux de l'auteur ont été exécutés, à la demande de l'Association Britannique.

D'abord il a entrepris une série d'expériences convenablement calculées, qui ont été répétées plusieurs fois et modifiées de plusieurs manières, afin de s'assurer de l'exactitude des résultats sur les poumons d'animaux qu'on venait de tuer. Le principal stimulant dont il a été fait usage a été l'électricité galvanique, et la contraction totale a été mesurée à l'échelle de l'hæmadynamomètre de M. Poiseuille, dont l'une des branches était introduite dans la trachée ou les bronches. Dans quelques expériences on a injecté différents narcotiques dans les veines des animaux avant la mort, et on a noté avec soin leurs effets sur la respiration, les instruments montrant après la mort l'étendue ou la diminution de l'irritation pulmonaire. Ces expériences démontrent que les conduits aériens sont doués d'une contractilité irritable qu'on peut exciter par des stimulants électriques, chimiques et mécaniques, et qu'il possèdent probablement aussi une contractilité tonique. Cette contractilité est manifeste dans toutes les portions des conduits aériens ; dans la trachée elle a pour antagonistes l'élasticité des anneaux cartilagineux ; elle ne paraît pas exister dans les terminaisons vésiculaires de ces conduits. Cette contractilité ressemble à celle des intestins ou des artères plutôt qu'à celle des muscles de la volonté ; les contractions et rémissions sont moins graduées que celles du cœur, mais moins lentes que celles de l'œsophage.

L'irritabilité des muscles des bronches est promptement épuisée par l'action d'un stimulus, et peut en quelque sorte être rétablie par le repos, même quand le poumon a été enlevé du corps depuis une heure ou plus. Mais lorsque la stimulation est continuée pendant longtemps, comme par l'irritation intense de la muqueuse pendant la vie, l'irritabilité ne se rétablit plus par le repos, et la contractilité tonique reste seule. La contractilité des conduits aériens semble être beaucoup influencée par le genre de mort. Plusieurs poissons végétaux diminuent ou détruisent cette contractilité. Des extraits de stramonium et de belladone produisent cet effet complètement. (On connaît depuis longtemps leur efficacité dans l'asthme spasmodique.) La strychnine, la conine et la morphine altèrent aussi considérablement cette propriété ; l'acide hydrocyanique ne lui fait éprouver aucun changement. Les fibres bronchiales semblent plus excitées par une stimulation directe que par aucune autre influence transmise par les nerfs des poumons, car l'irritation mécanique ou galvanique des nerfs vagues est sans effet sur elles, et en faisant passer un courant par les nerfs du poumon, on produit bien moins de contraction qu'en le faisant passer par la trachée.

ACADÉMIE DES SCIENCES DE BRUXELLES.

SÉANCE DU 1^{er} AOUT 1840.

PHYSIQUE ANIMALE : *Courants électriques dans les animaux à sang chaud.*—L'Académie entend la lecture d'un rapport de M. Cantraine sur un mémoire présenté par MM. Zantedeschi et Favio, ayant pour objet de vérifier s'il existe dans les animaux à sang chaud des courants électriques, et de rechercher leurs rapports avec la vie, etc. Les résultats obtenus par les auteurs du mémoire confirment et étendent ceux déjà analysés par deux autres physiiciens italiens, MM. Pucioti et Pacinotti, professeurs à Pise. L'appareil employé consistait en un galvanomètre, et deux stylets ou sondes métalliques en fer, ou en argent ou en platine, soudés aux deux extrémités du fil conducteur du galvanomètre. Sans entrer dans les détails de leurs expériences, qui sont au nombre de vingt-sept, nous dirons que les résultats en sont résumés par les auteurs eux-mêmes dans les cinq propositions suivantes, que nous rapportons textuellement.

Prop. I.—“ Dans les animaux à sang chaud, il existe un courant électro-vital ou névro-électrique que nous nommerons externe ou cutané, lequel se trouve dans le tissu cutané, et se dirige constamment des extrémités à l'axe cérébro-spinal, au moyen du galvanomètre. L'intensité de ce courant, d'après les expériences qui ont été faites, est généralement plus grande avec les stylets en fer qu'avec ceux en argent.”

Six expériences appuient cette proposition.

Prop. II.—“ Dans les animaux à sang chaud, il existe un courant électro-vital qui va de l'axe cérébro-spinal aux organes internes placés sous la peau : pour cette raison, nous le nommerons courant électro-vital-interne. Au moyen du galvanomètre, on voit qu'il se dirige constamment de l'axe cérébro-spinal aux autres viscères, ou, si l'on veut, du nerf au muscle. L'intensité du courant interne est plus grande en général avec les stylets de fer qu'avec ceux d'argent.”

Huit expériences ont servi à établir cette proposition.

Prop. III.—“ Le courant électro-vital dans les animaux à sang chaud s'affaiblit d'autant plus qu'il vient moins de la vie : la mort étant survenue, il va dans un sens opposé à celui dans lequel il se dirigeait pendant la vie.”

Cette proposition repose sur huit expériences.

Prop. IV.—“ La douleur affaiblit ou suspend le courant électro-vital, elle en change même la direction si elle est très-grande.—Les mouvements volontaires ou automatiques convulsifs donnent au contraire un plus fort courant, qu'on pourrait nommer décharge de courant.”

Une seule expérience a paru suffisante aux auteurs pour établir cette proposition.

Prop. V.—“ Le courant électro-vital ou ne se peut découvrir ni mesurer, ou n'existe réellement pas dans les diverses parties d'un même viscère ; il est très faible et peut-être même nul de viscère à viscère.”

Quatre expériences viennent à l'appui de cette proposition.

PHYSIQUE DU GLOBE : *Magnétisme terrestre.*—M. Quetelet communique les résultats des observations qu'il a faites avec MM. Maillay, Bouvy et Liagre, le 22 et le 23 juillet, sur les variations, de 5 en 5 minutes, de la déclinaison magnétique. La marche du barreau aimanté a été généralement régulière, et indique l'existence d'un maximum vers deux heures de l'après-midi. Parmi les observations mensuelles, faites jusqu'à présent à l'observatoire de Bruxelles, on a pu remarquer que celles du moi de mai dernier ont présenté les irrégularités les plus grandes. Les perturbations, pendant la nuit du 29, ont été surtout très marquées ; et il paraît qu'elles n'ont point été locales, mais qu'on les a constatées également dans d'autres lieux. M. Quetelet cite un passage d'une lettre qu'il a reçue de M. G. Weber, qui publie, avec M. le professeur Gauss, les résultats des observations magnétiques de l'Association de Göttingue dans laquelle il est dit que les résultats des observations de Bruxelles, pour la période des 29 et 30 mai, s'accordent très bien avec ceux que l'on avait déjà reçus d'autres lieux.

M. Quetelet a aussi reçu de M. Lloyd une lettre relative aux observations magnétiques de février dernier avec une carte figurative des observations faites à Dublin, Prague, Bruxelles et Toronto. Les observations des trois premiers lieux sont très concordantes ; mais il n'en est pas de même pour Toronto. Faut-il en conclure que cet accord si admirable, remarqué jusqu'à présent entre les observations faites en Europe, cesse par-delà les mers ? Il faudra de nouvelles observations pour établir ce point important.

SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE DE PARIS.

SÉANCE DU 19 DÉC. 1840.

HYDRAULIQUE : *Instrument pour mesurer les pressions d'un liquide en mouvement.*—M. de Caligny communique la description d'une espèce de siphon renversé, à trois branches, disposé de façon à étudier la moyenne des pressions, par rapport au temps, au pied des deux branches principales où oscille une colonne liquide. Il trouve que dans les branches droites verticales dont il s'agit, cette moyenne est moindre qu'à l'époque où cette colonne est en repos et de niveau dans les deux branches. Il présente aussi des considérations sur divers instruments ayant un but analogue.

“ Il y a évidemment des époques où la pression de dedans en dehors diminue dans chaque branche d'un siphon renversé ordinaire, pendant que la surface de la colonne y est baissée au dessous de la ligne de niveau. Mais, pour que l'on puisse affirmer que la moyenne des pressions par rapport au temps diminue en vertu de l'oscillation, il ne suffit pas que l'eau baisse périodiquement dans une troisième branche partant du point où l'on veut mesurer la pression ; il faut d'abord que la quantité d'eau, passée de cette branche dans le siphon, soit plus grande que celle qui y rentre, jusqu'à ce que le niveau moyen y soit descendu à une certaine profondeur. Mais cela ne suffirait pas encore, même en supposant les branches du siphon assez prolongées pour qu'il ne sorte pas d'eau par le sommet. En effet, les causes de pertes de force vive pourraient ne pas être les mêmes pendant la descente de l'eau du troisième tube que pendant sa rentrée. Il faut donc que, pendant l'expérience, on trouve moyen de faire en sorte que l'eau qui descend de ce tube, ne revienne point sensiblement sur ses pas, au moins pendant une ou deux oscillations de la colonne liquide dans le siphon. Pour y parvenir, il suffit de donner un certain développement au troisième tube qui porte un entonnoir à son sommet, ou de lui donner dans une portion intermédiaire un diamètre moindre que celui de l'entonnoir ou même du siphon, afin qu'il y ait une quantité suffisante de force vive emmagasinée en vertu de la masse combinée avec les carrés des vitesses dans cette partie de l'appareil. Il suffit, en un mot, de disposer les choses de manière à ce que, s'il y a périodiquement des époques auxquelles la pression à l'intérieur du siphon est plus grande que la pression venant du troisième tube, cependant, en vertu de la force vive acquise, la colonne de ce tube descende le plus longtemps possible, comme un volant qui continue son mouvement pendant un certain temps, même

malgré la cessation de l'action motrice et la continuation de la résistance.

Les considérations précédentes ne suffisent pas encore. Il faut que le troisième tube soit branché à angle droit sur celui du siphon, au point où l'on veut mesurer la moyenne des pressions par rapport au temps. Cette condition étant remplie, on s'assure, de la manière suivante, que la colonne passe devant le tube latéral sans y exercer de choc bien sensible. On prend un tube vertical portant une courte tubulure horizontale vers le bas. On bouche l'extrémité extérieure de cette tubulure qui est à angle droit et celle du tube vertical. On verse ensuite de l'eau par le haut, et, au bout de quelques instants, on débouche instantanément les deux extrémités dont on vient de parler, le tube étant à peu près vertical. On observe que toute la colonne tombe, en ne laissant passer, que très peu d'eau par la tubulure horizontale, et encore ce filet d'eau peut bien venir de celle qui se trouvait dans la tubulure à l'instant où elle est débouchée.

“ On peut encore se demander si, en vertu des principes de la communication latérale du mouvement des liquides, cet appareil ne pourrait pas indiquer, dans la troisième branche, une pression moyenne moindre qu'elle ne le serait, si la paroi du siphon ne portait point cette branche, et, en un mot, n'était pas percée. On sait en effet qu'il y a des circonstances exceptionnelles où, dans un tube vertical enfoncé au milieu d'un courant, le niveau se tient moins élevé que ce courant. Mais M. Navier considérait cet effet comme provenant d'un phénomène du choc des liquides, et l'on se débarrasse ici de cette considération au moyen du fait précédent. On sait d'ailleurs que cette dénivellation dans un tube plongé au milieu d'un courant n'a point été observée par Bernard, même en inclinant un tube de verre d'un pouce de diamètre environ, de manière à former un angle aigu du côté d'amont ; or il remarque qu'en l'inclinant de l'autre côté, l'eau y montait au dessus du niveau et coulait par le sommet, le tube pouvant être alors d'autant moins incliné que le courant était plus rapide. Il a répété et varié ces observations dans des courants de vitesse différentes. Voy. Principes d'hydraulique, p. 100, no. 188.

“ Dans le cas dont il s'agit, où le choc ne paraît pas être une considération essentielle, on peut d'ailleurs calculer une limite à l'entraînement dont il s'agit, au moyen du coefficient des frottements de l'eau dans les tuyaux de conduite ordinaire, parce que, d'après toutes les expériences connues, les frottements de l'eau se font sur une couche liquide adhérente aux parois, et dont le frottement est par conséquent à peu près de même nature que celui d'une colonne qui entrainerait de l'eau latéralement. Il suffit de faire le calcul numérique pour se rassurer sur la cause d'erreur dont il s'agit, puisque l'on peut resserrer les résultats entre des limites. Cette observation s'applique à la méthode d'expériences au moyen de laquelle on a déterminé en Angleterre l'émergence des bateaux à courses rapides.

“ Les expériences, faites par divers auteurs, sur les pressions des liquides en mouvement au moyen de manomètres, ayant quelquefois été contestées par les raisons dont on vient de parler, il n'est peut-être pas inutile de confirmer un des résultats connus par l'expérience suivante. Un tube coudé à angle droit est adapté à un tube vertical, par lequel s'écoule l'eau d'un réservoir, de manière qu'une des portions du tube coudé soit bien horizontale. Sur l'arête supérieure de ce tube, on a pratiqué trois petits orifices en mince paroi ; l'un auprès de l'angle du coude, le second sur la même horizontale, à une distance du premier, égale environ au diamètre du tube, et le troisième sur cette même horizontale, à une même distance du second. Quand le tube coule plein, le jet le plus près du coude monte à peu près verticalement, le second s'incline du côté d'aval, et le troisième est nul, le filet étant rigoureusement parallèle à la paroi. On a ainsi un moyen de contrôler les expériences faites par divers auteurs au moyen des manomètres, quand ce ne serait qu'en étudiant la direction d'un système de jets d'eau dans l'air libre. On voit aussi que l'effet du troisième orifice confirme ce qui a été dit plus haut.”

M. de Caligny fait remarquer que toutes les études précédentes trouveront leur application, abstraction faite des considérations générales, dans la théorie des machines hydrauliques oscillantes. Il rappelle aussi que les appareils qu'il a décrits dans la séance du 7 novembre dernier doivent être considérés comme des moyens d'utiliser les vagues de la mer, abstraction faite de toute théorie, en combinant les dimensions des appareils d'après des observations empiriques analogues à celles de Goumpy sur la durée des oscillations des flots de diverses hauteurs.

Les expériences que M. de Caligny a faites au moyen de l'instrument, objet principal de sa communication, établissent, selon lui, que l'état d'oscillation d'une colonne liquide abandonnée à elle-même diminue la moyenne des pressions, par rapport au temps, de cette colonne, dans les branches verticales d'un siphon renversé ordinaire. Il en conclut qu'il suffit qu'un phénomène analogue se présente dans la partie verticale du mouvement des flots, sur une partie suffisante des trajectoires de leurs molécules, pour que l'on puisse expliquer des mouvements sous-marins, analogues à ceux qui occasionnent le transport horizontal des filets des pêcheurs, dans quelques circonstances, même sans avoir recours aux considérations présentées dans les précédentes séances, ou à celles qui ont été données par divers auteurs. Il paraîtrait, en effet, selon M. de Caligny, que tout système liquide en oscillation, ou animé de mouvements d'ondulation analogues, pourrait bien présenter des phénomènes de mélanges de colonnes liquides, comme son nouvel instrument, ou comme la machine pour les épaissements, communiquée par lui dans une des dernières séances, ce système de liquide étant peut-être lui-même une espèce de machine oscillante naturelle, quelle que soit la nature du mouvement d'ondulation. L'application dont on vient de parler ne semble même pas exiger que le mélange des colonnes liquides, dans les appareils précédents, ne repose pas, en partie, sur le principe de la communication latérale du mouvement des liquides de Venturi.

On prie nos abonnés, si ce journal ne leur est pas régulièrement délivré, de nous en informer ; nous y porterons remède immédiatement.

L'INSTITUT :

QUEBEC, SAMEDI. 13 MARS 1841.

Les encouragements que nous avons reçus ayant dépassé notre attente, nous devons nous empresser de faire connaître à nos amis les nouvelles garanties d'utilité et de stabilité qu'offre la publication de l'INSTITUT.

Notre correspondance étrangère, et les publications auxquelles la bienveillance des sociétés savantes ou des particuliers nous donne dès à présent accès, suffiront, pour la partie scientifique et la partie littéraire, à satisfaire les plus exigeants de nos lecteurs, si nous mettons dans nos choix le travail et le discernement nécessaires. Déjà au milieu de ces ressources variées, l'embaras est plutôt de savoir omettre tel article, abrégé ou condensé tel autre, analyser rapidement celui-là, que de chercher ce qui pourrait convenir à l'état et aux besoins de notre population. Sous le rapport de l'industrie, des arts usuels, et de l'application pratique des sciences, nous nous mettrons promptement au courant de ce qui se publie d'utile dans les anciens pays. Nous apercevons devant nous un champ immense, couvert des plus riches moissons. Si nous ne sommes appelés qu'à y glaner quelques épis, nous espérons du moins que ceux que nous cueillerons seront les plus propres à fructifier sur le sol où nous voulons les répandre.

A l'intérieur d'autres travaux nous attendent. Nous avons les mêmes promesses de secours de la part d'individus bienveillants et d'associations éclairées. Ceux auxquels l'étude a rendu les sciences familières, auxquels l'observation a dévoilé les richesses que la nature accumule sous nos pas, ceux que le feu de l'inspiration et du talent porte à instruire leurs semblables ou à les intéresser vivement par leurs écrits, vont donc trouver dans nos pages un moyen de faire participer leurs compatriotes au fruit de leurs découvertes, aux créations de leur pensée. Honneur à ceux qui voudront bien être nos associés dans notre entreprise. Nous aussi nous parviendrons à fournir notre contingent à la masse des connaissances et des ouvrages qui constituent la civilisation. Nous introduirons nos concitoyens, au milieu de ces richesses, et peut-être en retour aurons nous à la longue quelque chose à apprendre aussi nous aux maîtres qui nous auront fourni nos premiers enseignements.

Ces idées, dira-t-on peut-être, ne sont que l'écho de celles qu'inspire à chacun le projet récemment adopté, à la suggestion de M. VATTENMARE, de nous agréger au système d'échange d'objets de sciences et d'art qui est ailleurs déjà en opération. Oui sans doute, et aussi, comme nous l'avons remarqué, avons nous donné à notre journal le même titre qu'à l'établissement proposé pour mettre ces plans à effet. Cette idée d'échanger, entre les peuples, ou entre les diverses sociétés dans un même peuple, ou entre les individus d'une même société, les choses utiles en tout genre, est à la fois bien féconde et bien ancienne. C'est la suite progressive de ces échanges d'objets de première nécessité pour la vie matérielle, qu'on nous représente comme ayant formé le premier contrat chez les nations encore dans l'enfance. A mesure que la vie morale et raisonnée a pris le dessus sur la vie animale et instinctive, pour la maîtriser et la diriger, la pensée qui précède à ce nouveau mode d'existence et d'action, et qui naissait différemment nuancée dans des temps et des lieux différents, a dû aussi devenir un élément essentiel de ce commerce d'échanges, nécessaire même à la conservation de l'unité et de l'ensemble, et au perfectionnement commun. L'invention de l'imprimerie a puissamment activé ces relations de l'intelligence humaine, que les naturalistes, les antiquaires, les mécaniciens, les savants et les artistes en tout genre, poussaient en avant à d'autres égards. Il en est résulté une masse de leçons et de modèles tellement disséminés sur la surface du globe, qu'on peut raisonnablement espérer qu'aucune calamité, aucun bouleversement, ne détruiraient la chaîne qui rattache le présent au passé. Les Bibliothèques, les Musées, les Collections scientifiques, sont les arsenaux où l'armée des sciences des lettres et des arts, trouve les armes qui lui fraient un passage à travers les siècles malgré la barbarie et l'ignorance ; les journaux sont l'artillerie légère qui, sans cesse aux aguets sur le devant et les côtés de cette phalange, écarte les obstacles mineurs, éclaire la route, surveille les positions avec activité, et reporte sans cesse vers un même centre les observations de chaque jour.

Si l'Institut manque à la tâche que nous avons comprise comme concourant ainsi à l'avancement général et au bien de la société, ce ne sera pas faute de travail ou de sincérité chez ceux qui dirigeront cette publication. Et afin qu'on ne les accuse pas d'agir avec des vues de lucre et d'avantage personnel, ils croient devoir déclarer que la rédaction de l'Institut sera entièrement volontaire et gratuite. Les frais du Journal seront d'ailleurs assez élevés, surtout dans les commencements, pour mettre à profit les contributions qu'il recevra d'un public qui a si bien apprécié notre but et nos motifs.

Départ de Mr. Vattenmare—ses adieux.

C'est jeudi dernier que partit monsieur Alexandre Vattenmare, l'excellent hôte qui laisse parmi nous tant d'agréables souvenirs ; qui inspira chez tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître des sentiments que l'inconstance humaine affaiblira peut-être, mais que rien n'effacera jamais ; qu'on se représentera toujours enfin comme le type parfait de tout ce qu'il peut y avoir chez l'homme de bon et d'aimable.

Il se rend d'ici par le chemin de Kennebec, à Boston ou à Halifax où il va continuer le noble pèlerinage qu'il a si généreusement entrepris pour unir les peuples sous la douce et séduisante bannière de l'esprit humain.

Avant de s'embarquer il traça à la hâte les lignes suivantes dans lesquelles se réfléchit sous son jour véritable l'âme de leur auteur. Nous sommes heureux que la tâche de les livrer à la publicité nous soit dévolue, à nous qui avons eu le bonheur de l'approcher, qui avons été témoin de l'ardeur incessante qu'il déploie dans les travaux incuits que sa grande œuvre lui impose, qui avons pu voir mais non comprendre la sollicitude avec laquelle il embrasse dans les moindres occasions la cause de l'avancement des peuples :—

AUX CANADIENS.

Avant de m'éloigner, probablement pour toujours, de ce pays où tant de délicieuses sensations ont rempli mon âme de joie et d'espérance, il y aurait ingratitude de ma part si, en adressant mes adieux aux habitants de Québec et de Montréal, je ne les priais de recevoir l'expression de ma vive reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle ils ont accueilli la

doctrines qu'en humble missionnaire des sciences et de la paix je suis venu apporter parmi eux. O non, les brillantes espérances que j'aurais conçues en mettant le pied sur ce jeune sol n'ont point été déçues; nulle part elles ne furent plus complètement réalisées. La glorieuse réception qu'on y a faite à mon système ne m'a pas surpris; car peu de temps n'avait suffi pour connaître et apprécier l'excellent peuple que je quitte; je vis chez lui, plus peut-être que partout ailleurs, le feu sacré et la soif des lumières, et je pus bientôt prédire que si jusqu'ici les moyens de donner l'éclaircissement à son génie lui avaient manqué, dès qu'on mettrait à sa portée la nourriture divine qui procure l'émancipation intellectuelle, on le verrait prouver avec enthousiasme qu'il doit son origine aux deux nations les plus puissantes et les plus éclairées de la terre et faire tout pour suivre dignement la trace de ses ancêtres en élevant des institutions propres à répandre les sciences, les arts, et à promouvoir le bonheur, la prospérité d'une commune patrie.

Je rends grâce de mes succès à tous ces hommes sur qui de hautes fonctions, de rares vertus, de brillants talents attirèrent à juste titre le respect et la vénération de leurs concitoyens, aux évêques de Québec, de Montréal et de Sydné, à son Excellence le Gouverneur Général, aux membres du conseil spécial, aux corporations de Québec et de Montréal, ainsi qu'à tous les autres citoyens, si dignes de l'estime générale, qui m'ont donné une si douce bienvenue par la réception qu'ils ont daigné faire à mon système: leur bienveillance aura été pour moi un baume bien précieux; car lorsqu'une idée s'empare d'un homme, qu'elle s'identifie avec son existence, qu'il croit accomplir une belle destinée en allant la répandre en tous lieux, la sympathie qu'elle lui attire devient pour le faible prophète qui la préche le talisman qui lui donne la force surnaturelle, la constance invariable, sans lesquelles il n'opère ni persuasion fructueuse ni bien durable.

J'adresse aussi de sincères remerciements aux membres des sociétés, tant à Québec qu'à Montréal, qui guidées par un noble patriotisme sont venues concourir à une belle œuvre en formant un trésor commun, en posant la première pierre sur laquelle viendra bientôt s'élever un temple de gloire, de concordie et de lumières où l'intelligence seule aura son culte.

En exprimant ici ma reconnaissance aux amis de mon système je ne dois pas oublier les habitants du Haut-Canada qui m'ont fait connaître le désir qu'ils éprouvaient de se voir inscrire au nombre des signataires du traité pacifique mais glorieux dont je propose l'adoption universelle. En les priant de recevoir l'assurance d'une éternelle gratitude pour les marques d'estime dont ils ont bien voulu m'honorer, je les supplie de croire que les regrets que j'éprouve de ne pouvoir me rendre à leurs gracieuses invitations vu les nombreuses et indispensables engagements que j'ai encore à remplir avant mon retour dans ma patrie, sont adoucis par la conviction que leur caractère actif, entreprenant et leur zèle bien reconnu, leur feront adopter les plans que j'ai suggérés ici et que les deux villes principales de leur sœur province ont accueillies avec tant d'enthousiasme.

En offrant l'expression de ma sincère reconnaissance à chacun de ceux qui voudront bien aider à l'introduction de mes plans dans ce pays, je prendrai la liberté de leur rappeler les promesses qu'ils m'ont faites de ne point laisser ralentir leurs efforts; ils n'auront rien fait tant que l'œuvre ne sera point accomplie. Que ceux qui ont l'intention de doter l'institut qui va commencer dans chaque ville se hâtent de présenter leurs offrandes afin que leur noble exemple trouve des imitateurs et qu'il porte des fruits hâtifs et vigoureux. Que les dames dont l'influence est partout si douce et en même temps si puissante veuillent bien donner l'exemple et devenir les fides et zélés apôtres de la doctrine que je suis venu répandre; c'est à elles surtout que je lègue le soin de continuer mon œuvre; c'est sur leur appui que je compte pour la réalisation de mes vœux les plus chers.

Que les habitants de Montréal et de Québec daignent se rappeler toujours les moments que nous passâmes ensemble et qui seront toujours si chers à mon cœur; c'est au nom des engagements qu'ils prirent les 21 et 22 Janvier, les 26 Février et 2 Mars 1841, de s'unir pour travailler ensemble à la régénération intellectuelle de leur patrie, que je les supplie de tenir leurs mutuelles promesses, d'oublier noblement de malheureux préjugés issus de l'ignorance et de l'égoïsme, de confondre leur zèle et de ne rivaliser qu'en générosité, qu'en industrie; alors seulement ils auront assuré la gloire et la prospérité de tous.

Qu'ils acceptent sans distinction l'assurance des vœux ardents que j'adresse à la divine providence pour leur bonheur; je les aime tous, tous occupent une égale place dans mon cœur, et jusqu'à mon dernier soupir ce sera avec attendrissement comme avec orgueil que je porterai ma pensée vers mes bons frères canadiens.

ALEXANDRE VATTÉMARE.

Les rédacteurs de journaux favorables à des institutions fondées sur les plans de Mr. Vattémare, sont priés de reproduire la lettre d'adieux ci-dessus.—*Le Fantasque.*

A une assemblée générale du comité nommé pour mettre à effet le système proposé par Mr. Vattémare—

Sur motion de Mr. Vanfelson, secondé par l'hon. J. Neilson, Résolu—Qu'il soit nommé un président, deux vice-présidents, trésorier, un secrétaire et deux assistants-secrétaires pour mettre à effet l'objet de cette assemblée.

Les messieurs suivants ont, d'après le scrutin, été nommés président et vice-présidents, savoir:—

Président: L'honorable John Neilson; Vice-Présidents: Henry Atkinson, George Vanfelson, écuyers.

Et les messieurs suivants ont été nommés de vive-voix—Trésorier: John Fraser, écuyer; Secrétaire: W. B. Lindsay, écuyer; Assistants-Secrétaires: Jos. Cauchon et W. B. Lindsay, junr.

Résolu, Qu'il soit nommé un comité de neuf personnes, outre les officiers du comité général, dont cinq formeront un *quorum*, chargé de préparer un plan général de l'institut qu'on propose d'établir, et de rédiger un projet de constitution ou de règlements intérieurs pour être soumis à l'approbation du comité général à une assemblée qui sera convoquée à cet effet.

Deux Belles et Mélanges.

LADY MONTAIGN.—Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur donnant quelques détails historiques sur cette femme de lettre célèbre, l'héroïne de la pièce nouvelle du Vaudeville, *Une Nuit au Sérail*. Lady Wortley Montaigne est auteur de lettres fort connues, dans lesquelles elle raconte ses voyages. Son mari ayant été nommé ambassadeur d'Angleterre auprès du sultan Achmet III, elle l'accompagna à Constantinople, où elle ne tarda pas à se faire remarquer par son empressement à adopter les mœurs turques. Dans la suite, la finesse et l'éloquence de son esprit la firent souvent à même de prendre une part active aux intrigues politiques qui agitaient le règne d'Achmet III, et qui dans plus d'une occasion, menacèrent gravement la puissance et la vie de ce prince.

Ce fut pendant le séjour de Lady Montaigne à Constantinople, à la suite d'une révolution de Séral occasionnée par le traité de Pruthi, que la guerre fut de nouveau déclarée à la Russie, et que l'ambassadeur extraordinaire de ce czar, Abraham Lapoukhin, le comte Tolstoï et les deux *vingt-trois*, Shaffiroff et Steremiatieff, furent, selon Hammer, arrêtés par ordre du sultan, et jetés en prison, au grand scandale de toute la diplomatie européenne.

Pope raconte que Lady Montaigne, voulant à tout prix connaître les mœurs et les usages intérieurs du sérail, ne craignit pas, pour satisfaire son insatiable désir de s'instruire, de pénétrer un jour dans ce redoutable sanctuaire, au risque de subir toutes les conséquences de cette imprudente curiosité.

RUINES DE CUSCO, CAPITALE DES INCAS.—Cusco peut être placé, comme Rome, parmi ces villes éternelles qui survivront à toutes les révolutions naturelles ou humaines; les monuments dont les anciens Incas l'ont doté, ont résisté jusqu'ici aux ravages du temps et au vandalisme plus meurtrier de la nation espagnole. Les matériaux qui les forment sont à toute épreuve. Ce ne sont point des pierres, mais de véritables rochers entassés les uns sur les autres, et tellement bien superposés et unis, qu'il serait difficile de passer la plus mince aiguille dans leur jonction. Lorsqu'on pense que ces indiens n'avaient ni leleviers, ni machine, qu'ils ne connaissaient point l'usage du fer et encore moins du mastic ou de tout autre ciment, on ne peut qu'être surpris de la haute perfection de tant de travaux. De telles constructions n'existent pas seulement à Cusco; on en trouve de plus surprenantes dans les vallées voisines. A Holiyumblo, où la cupidité espagnole n'a pas tant pénétré, on voit encore un grand nombre de maisons presque intactes et situées dans des endroits escarpés au bord des précipices les plus effrayants; ainsi, leurs possesseurs cherchaient, comme nos anciens barons de la féodalité, les lieux les mieux défendus pour se soustraire aux attaques de leurs vassaux.

NAVIRE.

SURPRISE PAR LES GLACES, ET DONT L'ÉQUIPAGE MOURUT DE FROID.

Le navire baleinier le *Hope*, capitaine Brighton, expédié pour faire la pêche de la baleine au delà du cap Horn, dans la mer Pacifique, se trouvait le 22 septembre, à neuf heures du soir, par un temps orageux, au milieu d'une chaîne de montagne de glaces qui formaient une large rade. A un tiers de lieue de son navire, on apercevait une longue chaîne de pics d'une hauteur prodigieuse et couverts de neige; tout l'espace que l'œil pouvait parcourir paraissait rempli d'énormes masses qui indiquaient assez que l'Océan était entièrement formé dans cette partie.

Le capitaine Brighton trouvait cependant la position plus embarrassante que dangereuse, à cause du calme plat qui régnait dans cet immense bassin. Il n'avait aucune crainte d'être jeté contre une de ces montagnes; leur immobilité le rassurait. Il se borna donc à une stricte surveillance, commandée par sa position; tout le monde resta sur le pont, en vigie, pour saisir la brise qui ordinairement s'élève vers le milieu de la nuit, et virer de bord pour se retirer de ce bassin, craignant, s'il avançait davantage, d'être enfermé au milieu des glaces durant toute une saison.

A minuit, le vent s'éleva avec force, il était accompagné d'une neige épaisse. Bientôt un bruit semblable à celui du tonnerre, et des craquements épouvantables portèrent la consternation dans l'âme des marins du baleinier. Ce signal indiquait que la glace était en mouvement. Le *Hope* recevait des chocs violents par l'effet de glaces qui se heurtaient; il devenait impossible de chercher une issue pour s'échapper aux glaces. La nuit s'écoula au milieu d'une perplexité difficile à décrire. Dans la matinée, l'orage se calma, et l'équipage vit avec satisfaction que le navire n'avait pas éprouvé d'avarie majeure. Les matelots remarquèrent avec surprise que ces montagnes de glace, qui la veille semblaient être étroitement liées et formaient une barrière impénétrable, avaient été séparées et présentaient l'aspect d'un vaste archipel.

Vers midi, le matelot de vigie dans la hune du mât de misaine cria: "Navire en mer!" D'abord quelques glaces flottantes entre le *Hope*, et le bâtiment aperçu empêchèrent le capitaine Brighton de découvrir autre chose que l'extrémité des mâts; mais il ne tarda pas à distinguer le corps même du navire, et il fut étonné de la manière étrange avec laquelle ses voiles étaient orientées, ainsi que de l'aspect misérable que présentaient ses voiles et son gréement. Ce bâtiment continua de fuir à quelques encablures devant le vent; puis enfin, touchant sur la base des montagnes de glace, il demeura immobile.

L'équipage vit bientôt que c'était un navire abandonné; cependant il excita à tel point la curiosité du capitaine Brighton, qu'il fit mettre, immédiatement une pirogue à la mer, s'y embarqua avec quelques matelots, et se dirigea avec vitesse vers ce bâtiment, qui faisait une si singulière navigation. Il vit en s'approchant que la coque était comme rongée par le temps ou les chocs qu'elle avait éprouvés. Il ne se trouvait personne sur le pont, qui était couvert de neige à une hauteur prodigieuse. Le capitaine Brighton héla plusieurs fois l'équipage, personne ne répondit. Il allait monter, lorsqu'un sabord de la chambre, qui était ouvert, attira son attention. En regardant, à travers les vitres, il aperçut un homme assis sur une chaise, devant une petite table sur laquelle on voyait une espèce de registre, une écriture et des plumes. La faible clarté qui régnait, dans ce lieu l'empêcha de distinguer d'autres objets.

Le capitaine et les matelots qui l'accompagnaient n'hésitèrent pas à monter sur le pont; lorsqu'ils y furent, ils s'empressèrent de dégager la neige qui couvrait le capot de la chambre dans laquelle ils pénétrèrent avec un empressement mêlé d'une secrète terreur. Le premier point vers lequel ils se dirigèrent fut l'appartement où le capitaine avait aperçu l'homme assis. En y entrant, un frémissement involontaire s'empara d'eux. La personne qui s'y trouvait resta immobile et ne répondit point au salut des étrangers qui venaient la visiter. On fit quelques pas vers elle, alors on s'aperçut qu'elle était sans vie; une mince moisissure verdâtre couvrait ses joues, son front, et voilait ses yeux. C'était un homme d'une trentaine d'années. Une plume était près de sa main, appuyée sur la table; et le journal nautique était ouvert devant lui. La dernière phrase du journal était ainsi conçue: "17 janvier 1823. Il y a aujourd'hui soixante-onze jours que notre navire est enfermé dans les glaces; malgré tous nos efforts, le feu s'est éteint hier au soir, et notre capitaine a essayé en vain de le rallumer... Sa femme est morte ce matin, de froid et de faim, et cinq hommes de l'équipage... Plus d'espoir!"

Le capitaine Brighton et ses matelots, stupéfaits d'un pareil spectacle, s'empressèrent de quitter ce lieu sans proférer une seule parole. En entrant dans la principale chambre, le premier objet qui attira leur attention fut le corps d'une femme appuyée sur un lit: ses traits avaient conservé la fraîcheur de la vie; ses membres seuls indiquaient, par leur contraction, les efforts qu'elle avait faits en luttant contre une mort affreuse. A côté d'elle, sur le plancher, était assis un jeune homme, tenant dans la main droite un briquet, et dans la gauche une pierre à feu; il y avait près de lui une boîte contenant du linge brûlé. Ils se rendirent ensuite sur l'avant, dans les logements de l'équipage, et là ils virent plusieurs matelots étendus inanimés dans les cabines. Le corps d'un chien gisait dans un coin, au bas de l'escalier. On ne trouva nulle part de provisions ni de matières combustibles.

Le capitaine Brighton fut empêché, par les préjugés superstitieux de ses matelots, de visiter le navire avec autant de soin qu'il aurait désiré le faire. Il emporta cependant le journal nautique, sur lequel était écrite la route que le bâtiment avait fait depuis son départ de Lima et en tête de ce journal, le nom de *Jenny*, de l'île de Wight. Il retourna ensuite à son bord, profondément ému du triste spectacle qu'il avait vu sous les yeux, et convaincu, par cet examen, des dangers auxquels s'exposent les navigateurs qui se laissent entraîner trop avant dans les mers polaires.

—LA REVUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE, que dirige le docteur Quesneville, et à laquelle travaillent des savants étrangers, des professeurs de l'Université, des membres de l'Académie des Sciences, des manufacturiers, vient d'arriver à sa seconde année. Ce recueil est surtout apprécié des chimistes. Car il est le seul, jusqu'à ce jour, qui rende compte d'une manière régulière des travaux étrangers relatifs à la chimie et à la pharmacie. A dater de 1811, la physique et l'industrie tiendront une large part dans ce recueil, et la médecine continuera d'y être représentée dans une revue mensuelle.

—Une histoire universelle réduite purement au fait demanderait la vie d'un homme: qu'est-ce, si l'on y joint la géographie et l'histoire des sciences, des lettres et des arts, complètement nécessaire des *Annales de l'humanité*? Ce hardi travail, quelques professeurs de l'Académie de Paris l'ont osé et mené à bonne fin. Quo d'histoires il a fallu pour cette histoire! Mais l'électisme lui est venu en aide, et le livre qu'il

prend sa vie à toutes les sources n'en a pas moins son cachet particulier et la physionomie qui imprime l'originalité de l'appréciation. L'Université ne peut qu'encourager les efforts de MM. Charpentier, Dumont, Burette, Caillardin, Wallon, Duruy, qui ont si bien mérités d'elle en rompant le huis-clos de l'enseignement pour faire participer la province aux leçons de l'Académie de Paris.

—Le docteur Junès, ancien interne de l'Hôtel-Dieu et de la Charité, vient de publier d'importants travaux sur le traitement des névralgies et des paralysies. L'auteur rapporte entre autres observations de guérisons du plus haut intérêt celle d'un malade qu'il a présenté à l'Académie de médecine après l'avoir traité avec succès d'une paralysie complète de la face, avec perte de la vue, du goût, de l'ouïe et de l'odorat. Des résultats de cette nature indiquent de notables progrès dans la connaissance des maladies du système nerveux.

Ces deux ouvrages se trouvent chez Fortin-Masson, libraire, place de l'École de Médecine, n. 1, et chez l'auteur, rue d'Alger, n. 14.

—M. Augustin Chabo, auteur du *VOYAGE EN NAVARRE*, vient de publier la première livraison d'un ouvrage qui aura un grand retentissement, dans lequel ce jeune écrivain doit passer en revue toutes les probabilités relatives à la mort violente de M. le duc de Bourbon.

—Un procès assez singulier va, dit-on, être prochainement porté devant le tribunal de première instance. Lorsque le célèbre docteur Pinel mourut, en 1826, ses élèves les plus distingués, parmi lesquels se trouvaient des hommes qui plus tard devinrent célèbres à leur tour, tels que MM. Esquirol, Alibert, Récamière, Rostan, etc., après lui avoir prodigué leurs soins pendant sa vie, eurent devoir faire l'autopsie de son corps dans l'intérêt de la science. M. Esquirol, par désir de conserver un souvenir sacré de son illustre maître, garda son crâne soigneusement préparé par lui. Aujourd'hui que M. Esquirol vient de descendre dans la tombe, M. Scipion Pinel réclame à la succession le crâne de son père comme en étant le seul possesseur légal, et ne l'ayant jusqu'à ce jour laissé que par déférence pour M. Esquirol dans des mains étrangères.

—Dimanche dernier, à onze heures du soir, M. le vicomte d'Arincourt passait en cabriolet avec son domestique dans l'avenue des Champs-Élysées, lorsque huit hommes, ivres et furieux, ont arrêté son cheval, brisé quelques parties de son cabriolet, et se sont jetés ensuite sur lui. Huit contre deux, la lutte ne pouvait qu'être fatale. Elle dura depuis quelques instants lorsqu'une voiture et plusieurs passants sans enfin venus l'interrompirent. Les assaillants ont pris la fuite; mais malheureusement le domestique du vicomte était déjà grièvement blessé. Le sang ruisselait sur son visage et ses habits en étaient couverts. Pen après, les douaniers de la barrière de l'Étoile et les soldats du poste se sont empressés de leur porter secours. On a couru après les malfaiteurs, mais on n'a pu les rejoindre.

—Parmi les différentes productions de gravure et de lithographie qu'ont fait naître les funérailles de l'empereur, on remarque surtout un nouveau portrait de Napoléon dessiné par le sous-intendant militaire Favier, et dû à l'habile burin de J.-M. Leroux. Ce portrait doit survivre à la circonstance par la nouvelle et exacte ressemblance qu'il restitue à la figure de l'empereur. L'empereur y est représenté en 1810, dans la force de l'âge et l'éclat de sa grandeur. L'auteur, sans être artiste, l'a dessiné d'après le souvenir qu'il avait conservé des traits de l'empereur, depuis les campagnes de 1805 et de 1807.

Agents.

- Montréal.—Mr. F. Cinq-Mars.
- Rivière du Loup.—Mr. LEON CARON.
- Trois-Rivières.—Mr. LS. GARCIN.
- Gentilly.—Mr. Jos. BOLDUC, S. P.
- Berthier.—H. HENAU, Écuyer.
- St. Michel.—B. POUILLON, Écuyer.
- L'Islet.—Dr. V. MARTIN.
- Kamouraska.—A. DUPESSÉ, Écuyer.

Les personnes qui désireraient se charger de l'agence de ce Journal dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie hebdomadairement, No. 18, rue St. Jean, Haute ville, le SAMEDI. L'abonnement est de QUINZE SOUS par mois, ou 75 c. par année, payable par trimestre. Les frais de poste se monteront à CINQ CHELINS par année.

Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissements de cette ville.

Toutes communications doivent être adressées FRANCO DE PORT au Bureau de ce Journal.

ANNONCES.

LIVRES DE COLE, &c.

CHEZ
T. CART & CO.
Chien d'Or, Rue Buade.

ILS ont constamment un assortiment considérable de livres d'écoles en langues anglaises, françaises et latines, qu'ils offrent en vente à des termes avantageux aux marchands et maîtres d'écoles, ainsi qu'au public en général, parmi lesquels se trouvent les suivants, savoir:—

- FRANÇAIS—Arithmétique; Histoire ancienne; Histoire romaine; Abrégé de l'Histoire de France, nouvelle publication; Histoire du Canada; Histoire sainte; Histoire naturelle; Grammaire de L'Homond; Grammaire de Léquin; Grammaire de Siret; Grammaire de Leviae; Grammaire de Chambault; Géographie moderne; Catéchisme historique; Paléontologie, simple et double; Cours d'éducation, par Perrault; Dictionnaires de la Langue Française; Dictionnaire Français-Latin; Dictionnaire Latin-Français; Vocabulaire de Perrin; Fables de Perrin; Exercices de Chambault; Dictionnaire de Boyer; Dictionnaire de Nugent.

LATIN.—Institutions Philosophiques; Grammaire de Eton, Grammaire d'Adams; Rudiments de Rudiman; Introduction de Mair; Grammaire de Mair; Grammaire latine de l'Homond; Epitome Historiae Sacrae; Delectus; Bellum Catharticum, (Sallust.) Ovidii Metamorphoseon; Julii Casarii Commentarii; Virgili Maronis; Opera Horatii Flacci; Titus Livius; Oratorum Tullii Ciceronis; Dictionnaire d'Entick; Dictionnaire d'Ainsworth; Cornelli Nepotus—Sallustii; De Viris Illustribus; Quintus Curtius; Commentarii Casaris; Cicero—Brutus—de Amicitia—de Senectute—Epistola Selectae—in Catullinum—pro Archia poeta—pro Ligario—pro Marcello—pro Milone Conciones Rhetoricae; Cornelius Nepos avec dictionnaires; Sinonimus Latins; Dictionnaire de Bondat, latin-français; Dictionnaire de Lallement, français-latin; Dictionnaire de Noël, français-latin, latin-français; Horace; Prosaie Latine de Lechevalier; Prosaie d'Aubert Audet; Quinte Curce—Salluste; Taciti de Moribus Germanorum; Virgile.

Attsu—Livres de dévotion reliés en batin, en veau et maroquin, dure, &c. &c.

La Grammaire de Siret, pour apprendre l'Anglais, est approuvée de presque tous les séminaires en cette province.

Québec, 13 Mars, 1841.

A VENDRE OU A LOUER, cette superbe propriété, rue St. Olivier, ci devant la résidence de Mr. Rémi Quirouet; s'adresser au soussigné ANT. A. PARENT, Notaire.

Québec, 7 Mars 1841.

Leçons de Piano Forte

à être données à domicile, aux prix les plus modérés.—S'adresser à ce bureau. Québec, 7 Mars, 1841.

A VENDRE A CETTE IMPRIMERIE, BLANCS D'AVOCATS; ECRITEAUX, &c.

Québec, 13 Mars, 1841.

UN PORTRAIT DE FEMME.

CONTINUATION.

Tout à coup un cri faible et lointain se fit entendre. — Cécile écouta, effrayée et tremblante ; mais le cri s'était éteint dans le silence, emporté par le vent qui passait. — Quelques minutes après elle vit accourir au grand galop Claire, qui était pâle, et dont les yeux gonflés ne pouvaient plus cacher deux grosses larmes qui coulaient lentement le long de ses joues.

Au secours !... au secours ! dit-elle d'une voix éteinte. Il est arrivé un affreux malheur.

Elle s'arrêta ; car sa respiration était tellement oppressée, qu'elle eut peine à prononcer ces dernières paroles.

— Qu'y a-t-il donc, s'écria la marquise d'Alaincourt, effrayée de la pâleur de sa fille, et du tremblement presque convulsif qui agitait tous ses membres.

— Le cheval de M. Ludovic s'est renversé au détour de l'allée. — Là bas ! là bas !

Et elle indiquait du geste l'allée par laquelle elle venait d'arriver. Le cocher prit cette allée, mit ses chevaux au grand trot, et ne tarda pas à arriver à l'endroit désigné par Mlle de Flauville. Ludovic d'Alaincourt était étendu à terre, et quelques gouttes de sang étaient empreintes sur son front. On le porta dans la voiture ; et, fort heureusement, il avait repris ses sens avant que le marquis d'Alaincourt n'eût été averti de ce fatal événement. Le château de Flauville était le plus proche ; on y transporta le blessé. Pendant tout le temps de la route, Claire avait tenu son cheval auprès de la voiture, et son visage, sans cesse tourné du côté de Ludovic, semblait épier la moindre impression de souffrance. Ah ! qu'elle enviait la place de sa sœur Cécile ! — Cécile était près de lui.

La blessure, quoique n'ayant aucun caractère grave, devait forcer M. Ludovic à rester au château de Flauville. — Pendant ce temps il n'arriva rien de remarquable. Huit jours se passèrent ; le jour fixé pour son départ, il était descendu dans le jardin, depuis quelques minutes il s'y promenait seul et pensif, selon son habitude, lorsqu'il entendit une voix charmante qui chantait mélodieusement. Un massif d'arbres l'en séparait, et il n'osait faire un mouvement, prononcer une parole ; il écouta avec ravissement ; car cette voix était douce et pure. — Elle se tut. Alors il avança doucement, et à travers les branches entrelacées il vit Cécile assise sur un banc de gazon. Jamais plus blanche figure de femme n'était apparue dans un rêve à l'imagination d'un poète ; il y avait sur toute sa personne, à demi-voilée dans l'ombre, une expression de douceur et simple mélancolie, qui avait un charme indicible. Longtemps Ludovic la regarda ainsi, calme et silencieux, la blonde jeune fille, et il joignit les mains malgré lui, comme devant l'apparition d'un ange. — Elle se leva, et apercevant Ludovic debout derrière elle, appuyé à un arbre, elle laissa échapper un léger cri de surprise, et son charmant visage s'empourpra d'une rougeur subite.

— Je vous ai fait peur, dit le jeune homme, en avançant de quelques pas vers elle.

— Non, non... M. Ludovic balbutia Cécile encore toute émue et troublée, mais je me croyais seule dans ce jardin.

— L'air pur du matin et ce beau soleil d'été m'ont donné une envie irrésistible de faire un tour de jardin, et malgré l'ordonnance expresse du docteur, je suis sorti.

— Quand il le saura, il vous grondera, reprit Cécile en souriant.

— Oui, mais il ne le saura pas, car vous ne me trahirez pas. — Peut-être.

— Peut-être ? dit Ludovic, voilà une réponse bien hostile ; mais vous aurez beau faire, je ne croirai pas à votre méchanceté. — D'ailleurs, la faute en retomberait sur vous.

— Sur moi ?

— J'allais rentrer quand j'ai entendu une voix charmante qui chantait, là, où vous êtes ; je me suis approché et j'ai écouté.

— Vous m'avez entendu ? dit Cécile d'une voix presque confuse ; voilà qui est très mal, sans me prévenir.

— Vous chantez à ravir.

— Ma sœur Claire a une bien plus jolie voix que moi, reprit Cécile avec beaucoup de vivacité ; l'avez-vous entendue ?

— Oui, quelquefois. — Mais que chantez-vous donc toute à l'heure ?

— Une romance que j'ai apprise au couvent ; mais ma sœur m'en a montré hier qui sont vraiment délicieuses.

— Au couvent, reprit Ludovic qui suivait son idée et ne voulait pas accepter le change que cherchait à lui donner la jeune fille ; vous devez être bien heureuse de l'avoir quitté.

— Oh ! oui, bien heureuse d'assister au mariage de Claire.

Un mouvement nerveux d'impatience et de mauvaise humeur passa sur le visage de Ludovic, mais il disparut comme un éclair.

— Alors, dit-il en tendant la main à Cécile, ma sœur, asseyons-nous un instant sur ce banc et causons.

Tous deux s'assirent et gardèrent le silence. — Evidemment tous deux étaient troublés, émus et tremblants ; si Ludovic était calme, Cécile était loin de l'être ; ses joues étaient rouges, son regard agité et inquiet, tantôt se baissait vers la terre, tantôt observait autour d'elle ; prise ainsi à l'improviste, elle pauvre et tremblante jeune fille qui ne connaissait du monde que le couvent et ses compagnes, elle n'avait pas osé refuser de s'asseoir, ne sachant s'il était bien ou mal d'agir ainsi qu'elle faisait. — Seulement elle se sentait tout émue d'être ainsi seuls, presque isolés sous la voûte à demi sombre de ces arbres centenaires, et une émotion nouvelle palpait dans son cœur. — Ce silence la troublait encore davantage ; elle eut bien voulu parler, mais elle ne savait que dire.

Ludovic aussi cherchait de quelle manière il allait commencer la conversation ; et sans nul doute il n'était pas satisfait de ce qui lui venait à la pensée ; car plusieurs fois il se pencha vers Cécile pour lui adresser la parole, et cependant il se taisait. — Il sembla tout à coup prendre un parti décisif avec lui-même, car il se rapprocha de Cécile et lui dit à voix basse :

— Tenez, Cécile, puisqu'un hasard que je n'aurais pas osé invoquer m'a amené près de vous, je dois vous dire ce que

j'ai dans le cœur, c'est le devoir d'un honnête-homme et d'une ame loyale.

Cécile fit un mouvement presque d'effroi ; il y a de ses choses qui se devinent instinctivement avant même qu'on ait appris à les comprendre.

— Il me semble, dit-elle en balbutiant, que j'ai entendu la cloche du déjeuner.

— Cécile, interrompit Ludovic, ne vous éloignez pas, je vous en supplie, avant que je vous aie dit ce que j'ai à vous dire, car il faut que vous le sachiez, et Dieu l'a voulu, puisque Dieu a voulu que nous nous rencontrassions ici seuls et sans témoins. — Je dois épouser votre sœur, mais je ne l'aime pas. — Que voulez-vous, l'amour dépend-il de nous ? Certes, Claire est jeune, elle est belle, elle a mille qualités qui doivent la faire chérir et adorer de tous, et c'est affreux de prendre une femme ainsi jeune et belle, et de sentir qu'on ne l'aime pas... peut-être, Cécile, qu'on ne l'aimera jamais.

— Oh ! dit Cécile, — c'est affreux, monsieur.

— Cécile, songez que j'ai eu confiance en vous, que je vous ai dit à un fatal secret.

— Il me fait peur, dit Cécile à voix basse.

Ludovic continua.

— Long-temps j'ai lutté contre cette étrange froideur qui me glaçait ainsi à son approche ; long-temps j'ai cherché dans moi-même quelque voix secrète qui se réveillât, quelque fibre cachée que son nom pût faire tressaillir. Mais rien... non, rien !... je la voyais entourée d'hommages, d'adorateurs, j'entendais toutes les bouches dire et répéter, lorsqu'elle passait : — Quelle est belle !... et rien, toujours rien.

— Mais alors, interrompit Cécile, en se retournant vers lui, pourquoi l'épousez-vous ?

— Parce que mon père le veut, parce que mon père l'ordonne. Depuis ma naissance et celle de Claire, ce mariage a été décidé entre nos deux familles, et ni l'une ni l'autre ne pourrait y renoncer sans un éclat fâcheux ; j'ai voulu résister à mon père, j'ai voulu lui dire que je n'aimais pas Claire, et qu'un honnête homme ne devait pas épouser une femme qu'il n'aimait pas ; mon père m'a menacé de sa colère, presque de sa malédiction, Cécile, et j'ai courbé la tête, et j'ai obéi, mais je souffrais horriblement ; car, si ce mariage brisait l'avenir de Claire sous le despotisme des convenances du monde, il brisait le mien aussi : l'amour, Cécile, je le comprenais alors, mais sans le ressentir, je comprenais ce battement pressé du cœur qui tressaille dans votre poitrine à l'approche d'une femme, je comprenais ce trouble et cette émotion étrange qui vous prend à sa vue, ces mots sans suite qu'on voudrait prononcer et qui errent, éteints sur vos lèvres. — Aimer... aimer... c'est donner son ame, sa vie, son sang, c'est voir la même image sans cesse devant ses yeux, le jour quand on pense, la nuit quand on veille ; c'est s'agenouiller devant cette image, les mains jointes et les yeux levés au ciel.

— Monsieur, dit Cécile en se levant avec vivacité, veuillez me permettre de me retirer.

— Oh ! non, non, Cécile, s'écria Ludovic en la retenant par la main et la serrant dans les siennes. Si je suis venu à vous, si je vous ai ainsi parlé, c'est qu'une volonté plus forte que la mienne me poussait malgré moi, c'est que malgré moi les paroles s'échappaient de mes lèvres, c'est que vous, Cécile, vous deviez savoir ce que je viens de vous dire ; c'est que ce mariage auquel je me soumettais il y a quelques jours, est impossible.

— Impossible ! répéta Cécile ; et tout à coup la rougeur qui empourprait son visage fit place à une pâleur subite, car elle se rappelait les confidences que sa sœur lui avait faites, car elle se rappelait, la pauvre Cécile, combien Claire mettait tout son bonheur et tout son avenir dans cette union projetée, elle se rappelait tout à coup cette nuit entière passée dans d'intimes causeries du cœur et de l'ame ; et ce mot impossible pénétra dans sa pensée comme un horrible malheur ; elle se sentit toute tremblante et toute bouleversée ; mais en même temps, elle si faible, si timide, trouva dans elle-même une force et un courage étranges. Elle regarda Ludovic presque fixement et répétant avec une expression de voix douloureuse ce mot impossible, elle ajouta :

— Mais si elle vous aime, — elle !.....

— Si elle m'aime... dit à voix basse Ludovic, car pour la première fois cette pensée lui venait, et dans la bouche de Cécile c'était presque un aveu. — Il hésita avant de pouvoir répondre ; cette question avait été si soudaine et si imprévue qu'il n'avait pu s'y préparer par avance. Si elle m'aime, dit-il enfin, plus que jamais ce mariage est impossible, car il ferait le malheur de sa vie, car malgré tous mes soins à la cacher, elle finirait par connaître ce fatal secret, et sa vie entière serait brisée par moi, et je serais criminel sans être coupable, et ses larmes couleraient sans que je puisse les sécher. — Oh ! non, non, je vous l'ai dit : impossible !

— Eh bien ! oui... elle vous aime, M. Ludovic, dit Cécile, elle vous aime... oh ! c'est peut-être bien mal à moi de vous dire cela, mais Dieu me pardonnera, car j'ai peur pour elle et je veux la sauver. — Oui, Claire vous aime ; depuis son enfance vivant auprès de vous, elle a appris à vous aimer et cette pensée qui liait nos deux familles était peut-être un instinct qui la guidait.

— Mon Dieu ! dit Ludovic en retombant sur le banc.

Cécile continua :

— Elle a fait de cet amour ses plus chères espérances, son bonheur, sa vie peut-être... Oh ! par grâce, ne lui ôtez pas cela ; par grâce, sauvez ma pauvre sœur ! — Aimez-la... aimez-la.

Et la pauvre enfant prononça ces deux derniers mots avec une naïveté douloureuse.

Ludovic était anéanti ; il leva la tête, regardant Cécile en face, comme pour bien s'assurer qu'il n'était pas sous le poids terrible d'un rêve.

— Que faire !... mon Dieu !... que faire ? répéta-t-il deux fois en se serrant le front de ses deux mains ; c'est affreux !... Et il se leva.

— Si j'en aime un autre, Cécile, si...

— Vous en aimez un autre, interrompit Cécile avec effroi... Pauvre Claire !

— Oui, ajouta Ludovic, j'en aime un autre ; une autre

maintenant a, par la pensée, ma vie, mon ame, mon bonheur

— Comment cela est-il arrivé ? je n'en sais rien. — Comment cet amour est-il entré profond et impérieux dans mon cœur, et cela malgré moi ; cela, voyez-vous, par la volonté de Dieu ! Pourquoi, devant son visage que je voyais pour la première fois, ai-je tremblé comme un enfant ? Pourquoi me suis-je senti prêt à tomber à deux genoux devant elle pour la prier ? Demandez-le, Cécile, à ces mystères intimes de notre ame ; demandez-le au Ciel, à vous qui êtes un de ses anges ; et puis dites-le-moi, à moi qui vous supplie, à moi qui joins les mains, à moi, Cécile... à moi qui vous aime !...

— Moi ! s'écria Cécile en reculant, et regardant avec effroi autour d'elle, comme si elle eût craint que cet aveu terrible se fût gravé en lettres ineffaçables sur chaque feuille des arbres que le vent balançait au-dessus de sa tête : moi !...

Puis elle se cacha le visage de ses deux mains.

Dans le même moment, il se fit un bruissement subit dans le taillis voisin ; Ludovic n'y fit aucune attention, mais Cécile tressaillit comme si elle eût entendu le sifflement d'un serpent ; elle releva la tête lentement ; on eût dit qu'elle craignait d'épouvanter ce bruit qui l'épouvantait, et elle promena autour d'elle son regard terrifié, interrogeant avec la pâleur de l'effroi tout ce qui l'entourait.

— Avez-vous entendu ? dit-elle enfin à voix basse ; quel qu'un nous a écoutés.

— Non, personne, reprit Ludovic ; nous sommes seuls, Cécile ; de grâce ne me regardez pas ainsi... un mot, un seul...

— Monsieur, laissez-moi, interrompit Cécile. — Oh ! j'ai peur de ce que vous m'avez dit.

La cloche sonna le déjeuner, et Cécile s'éloigna rapidement sans détourner la tête. Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, tout le monde était déjà à table ; Cécile s'assit sans dire un mot, car elle craignait que le tremblement de sa voix ne vint à la trahir.

— Mais où est donc M. Ludovic ? dit le marquis d'Alaincourt ; tu ne l'as pas vu dans le jardin, Cécile ?

— Non... non, mon père... balbutia Cécile, sans oser lever les yeux.

— Il n'aura peut-être pas entendu la cloche ; Pierre va l'avertir.

Le domestique venait à peine de sortir lorsque Ludovic entra.

— Pardon, Mme la marquise, dit-il en entrant, j'étais au fond du jardin. Je présente mes respects à Mlle Claire et à Mlle Cécile, ajouta-t-il ensuite.

— Vous allez beaucoup mieux ce matin, monsieur ? dit Claire.

En entendant la voix de sa sœur, Cécile trembla ; mais la voix de Claire était calme, et Cécile n'y put découvrir l'empreinte d'aucune émotion cachée ; elle respira un peu. — Si quelqu'un nous a entendus, pensa-t-elle, ce n'est pas Claire.

Ludovic était troublé comme un homme qui devine presque dans le présent ce qui se dénouera dans l'avenir ; mais il se sentait soulagé d'un énorme fardeau ; car au moins sa position maintenant était précise. Il avait dit à Cécile qu'il l'aimait, qu'il n'avait jamais aimé Claire ; et quoique ce fut qui arrivait, il ne lui était plus possible de reculer devant les paroles qu'il avait prononcées. — Le déjeuner lui paraissait d'une lenteur interminable ; il avait hâte de quitter le château pour aller rejoindre son père.

— Comme tu es pâle ce matin, Claire, dit, quelques instans après, le marquis de Flauville à sa fille.

— Moi ! mon père, répondit Claire. (Et sa voix était étrangement émue, car il lui avait fallu répondre à cette interrogation inattendue, sans s'y être préparé à l'avance.) Je suis un peu souffrante ce matin ; j'ai mal dormi.

— Ce beau soleil de printemps te remettra tout à fait. — Monteras-tu à cheval aujourd'hui ?

— Oh ! non, mon bon père, interrompit Claire.

— Tu négliges ton élève, dit la marquise en souriant, et Cécile aura le droit de se plaindre.

— Je n'ai pas non plus envie de monter à cheval aujourd'hui. Je ne me sens pas bien.

— Il paraît, reprit le marquis en riant, que toi tu n'as pas non plus dormi ; — c'est décidément un complot de famille.

Ludovic était sur ses épines ; il craignait une explosion ; car il voyait Cécile dont l'embarras augmentait de minute en minute et dont le visage devenait rouge et enflammé au moindre mot qui lui était adressé.

Le hasard vint à son secours ; car la porte s'ouvrit, et un domestique vint annoncer que la voiture du marquis de Flauville était entrée dans la cour du château.

— Le marquis est-il entré au salon ?

— M. le marquis d'Alaincourt s'est trouvé indisposé, et prie Mme la marquise d'agréer ses excuses.

— Allons, décidément, dit le marquis en roulant sa serviette, il y a quelque chose dans l'air aujourd'hui ; ils sont tous malades.

On se leva de table.

Ludovic s'approcha de la marquise de Flauville.

— Permettez-moi, Mme la marquise, lui dit-il, de vous renouveler, en partant, l'expression de ma reconnaissance pour la bienveillante et cordiale hospitalité que j'ai reçue dans ce château ; croyez que je ne l'oublierai jamais.

Il s'inclina respectueusement et prit les deux mains du vieux marquis qu'il serra affectueusement.

— Adieu, Mlle Claire, dit-il ensuite, j'espère que votre indisposition n'aura pas de suite, et j'aurai l'honneur de venir demain moi-même chercher de vos nouvelles.

Puis il passa à côté de Cécile et en la saluant il lui dit tout bas : Cécile, je vous aime.

La pauvre jeune fille fit un mouvement brusque d'effroi ; on eût dit que ces quatre mots, ainsi que le fer aigu d'une lame l'avaient frappée à la poitrine.

Quelques minutes après, le jeune Ludovic d'Alaincourt avait quitté le château de Flauville.

BARON DE BAZANCOURT.

(La suite au prochain numéro.)

ON a besoin à cette imprimerie d'un jeune homme comme apprenti. Il est nécessaire qu'il sache lire et écrire.